

COMMUNICATION, OMNIPRESENCE ET TRAHISON DU TEXTE

SOMMAIRE

Situé au confluent des relations humaines, la communication ne semble pas toujours bénéficier de l'attention qu'elle mérite dans le monde des lettres. L'une des raisons possibles reste le fait que l'un des ses moyens privilégiés, le TEXTE, malgré son omniprésence, ne se retrouve pas le plus souvent à travers la plupart des interprétations dont il est l'objet.

Victime sans défense de toutes les incursions et insurrections, de tous les vols et viols par d'innombrables approches et méthodes d'analyse d'hier et d'aujourd'hui, le TEXTE, pourtant l'un des moyens essentiels de la communication, ne finit pas de mourir dans son épaisseur allusive, sous l'intransigeance et quelquefois le dogmatisme de tous ces envahisseurs exclusifs.

La présente étude tente de démontrer qu'en dépit de ses multiples trahisons, le TEXTE omniprésent dans le monde, possède toujours une forme élémentaire, un sens dénoté et un autre connoté qui, à de degrés divers, sont les éléments de son hors-texte qui le précède et le prolonge au-delà du contexte. Une approche tantôt sélective tantôt globale, suivant les cas, aboutit à une conclusion d'une émouvante simplicité : le TEXTE est le monde et l'expression du monde. Son but essentiel est la communication. L'important est de savoir lire le TEXTE, c'est-à-dire, communiquer de la manière la plus idoine avec lui, par lui puis au-delà de son ici et de son ailleurs.

ABSTRACT

Located at the cross-roads of human activities, communication seems not to get the attention it deserves within the world of letters. This may be partly due to the fact that one of its privileged media, the TEXT, despite its omnipresence, generally loses its quintessence through the numerous interpretations it subjected to.

A defenceless victim of all incursions and insurrections, of all thefts and rapes by numerous approaches and methods of analysis, the TEXT despite its status as privileged communicative medium - is losing its allusive dimension under the intrasigence and sometimes dogmatism of all exclusive invaders.

The present study is an attempt to show that despite its multiple betrayals, the TEXT, in its omnipresence always involves the basic element of form, both a denotative and connotative sense which variably are element of its «out-text» that precedes and extends it beyond context.

Any approach, be it selective or global, leads to a simple yet moving conclusion : the TEXT is the world and the expression of the world. Its main objective is communication. The essential point is to know how to read the TEXT, i.e to communicate in the most appropriate fashion with it, through it, then beyond its here and its there.

COMMUNICATION, OMNIPRESENCE ET TRAHISON DU TEXTE

*Par Clément MBOM
Maître de Conférences
Ecole Normale Supérieure
Université de Yaoundé I.*

Située au confluent des relations humaines, la communication ne semble pas toujours bénéficier de l'attention qu'elle mérite au sein du monde des lettres, parce que, entre autres, l'un de ses moyens, le texte, malgré son omniprésence, ne se retrouve pas, le plus souvent, à travers la plupart des interprétations dont il est l'objet.

Après la critique classique, la critique moderne s'est développée durant ce dernier quart de siècle, en réaction aux nombreux travaux, jusque-là orientés sur l'examen du contenu des différentes oeuvres. Comme toute réaction, elle a fait, dans le sens inverse, les erreurs qu'elle reprochait à ces prédécesseurs, en se donnant pour tâche essentielle de faire ressortir les structures formelles qui commandent l'organisation et le fonctionnement textuel, en mettant en relief la langue non le message, l'expression non la parole, l'articulation non le référent. Dans ces deux positions, les trahisons sont apparues sous des rapports virtuels de substituabilité où le texte recréé s'est généralement trouvé aux antipodes du texte originel. Il y a belle lurette que personne n'a plus le courage de livrer en toute quiétude, une communication.

L'auteur éprouverait de la honte, s'il existait, d'avoir une idée ou seulement quelque chose à dire. Quant au contenu du texte, chacun sait que beaucoup de formalistes, c'est un procédé destiné à tromper les non-initiés. Seuls les lecteurs non prévenus s'y laissent prendre. Selon cette conception, une telle lecture ne devient, tout compte fait, qu'une véritable complaisance, une volupté qu'on s'accorde volontiers. La communication, l'alpha et

l'oméga de tout texte, semble complètement perdue de vue. On oublie consciemment ou inconsciemment cet aspect, pourtant fondamental, de l'essence et de l'existence du texte.

Ce sont les différences, les variations et les déviations entre le dire et le percevoir, l'exprimer et le désigner, l'équivaloir et l'impliquer, le contenant et le contenu, mieux, le signifiant et le signifié, en un mot, les problèmes de la communication par le texte, qui autorisent cette étude. Elle tente, sans soutenir telle ou telle école, de révéler les aspects qui pourraient être considérés comme véritables éléments fondamentaux du texte : sa place, sa nature, son objet, ses fonctions en tant que mode et expression du monde. En d'autres termes, tout en examinant son essence, son sens et sa portée, montrer, en vue d'une meilleure communication, en quoi consistent, d'une part, son omniprésence, d'autre part, les trahisons dont il est victime, formera l'essentiel des pages de cet article.

LE TEXTE AU CENTRE DES ACTIVITES HUMAINES

Le texte est l'une des matières essentielles, l'une des pierres angulaires de la communication, qu'il s'agisse du littéraire, du journaliste, du scientifique, du juriste, de l'économiste ou du religieux pour ne citer que ces quelques domaines de la vie de l'homme. En somme, il se situe au centre des activités humaines. Aussi, semble-il primordial que celui qui se sent les aptitudes ou que la formation ou les fonctions obligent à entretenir sinon quotidiennement, du moins régulièrement, une certaine relation avec le texte, puisse, pour une meilleure communication avec lui et par lui, en saisir la nature, les significations et les étendues réelles.

Or les deux courants précisés, la critique dite ancienne par opposition à la critique dite moderne, montrent que l'appareil des différentes méthodes chargées de traiter justement du texte, de le faire passer de l'implicite à l'explicite, de le rendre plus clair, plus compréhensible, est, d'ores et déjà, un véritable labyrinthe où malheureusement la forêt cache peu ou prou « l'arbre-texte ». Les suffixes de ces différents courants sont assez révélateurs à cet effet. Les «logies», les «iques», les «ismes», qu'accompagnent les préfixes «trans», «para» et «méta» pillulent en nombre incalculable sur la dépouille des textes. Ainsi, le mot, l'oeuvre, le sujet, l'auteur, mieux, l'artiste ne sortent pas vivants de cet imbroglio.

Cette parenthèse, qui pourrait faire l'objet d'une recherche appropriée, tout en éclairant cette étude, n'en fait nécessairement pas partie. Laisser ces querelles aux amateurs et aux spécialistes pour revenir au coeur même de ce qui constitue un texte, est un choix qui obéit aux problèmes que posent l'omniprésence et les trahisons du texte dans le monde et qui faussent la communication, alors qu'elle apparaît comme l'incontournable matrice du monde moderne.

CONCEPTION RESTRICTIVE ET PLURIDIMENSIONNELLE DU TEXTE

Bref historique et étymologie du mot texte

Quelle que soit la branche d'activité considérée, lorsqu'on parle d'un texte, on pense généralement aux mots, aux termes, aux phrases même qui constituent une oeuvre écrite ou orale. Les tenants de cette conception s'appuient sur l'histoire et l'étymologie du mot texte. Jusqu'au XIIe S. *texte* renvoie à une évangélique, c'est-à-dire à un ouvrage contenant des passages d'évangile lus ou chantés à la messe, ce qu'on nomme communément un missel. Au XIIIe siècle, le vocable *texte* commence à avoir son sens commun moderne, emprunté au terme latin *TEXTUS* qui signifie tissu, trame. Dans tous les cas, il s'agit d'un écrit formant un ensemble précis et ayant un sens. C'est dans cette acception qu'on perçoit le texte littéraire, juridiques, économique, scientifique, technique, religieux, politique, administratif etc...

Les initiés et les spécialistes de ces domaines précités font une différenciation entre les divers textes qui forment leurs secteurs, ce qui ne manque pas d'intérêt. Ils distinguent le *texte original*, l'écrit considéré dans sa rédaction première, *authentique* par opposition aux gloses, aux commentaires, aux traductions, aux notes. C'est dans ce sens que sont utilisées les expressions telle que: lire un auteur dans le texte, établir ou restituer un texte.

Conception topologique

Toujours dans le même sillage, une conception essentiellement topologique (1) voudrait que «l'idée de texte soit d'une exceptionnelle polyvalence en tant qu'élément de topologie physi-

que, lieu de déterrement et d'enfermement à la fois, en tant que pouvoir législatif, distribuant son rôle à chacun à l'intérieur d'un territoire, d'un cadre, d'une structure, en tant qu'objectif idéologique visé par le désir de l'homme de révéler et de pérenniser l'architecture cachée sous les ruines, en tant qu'obsession instinctuelle, métaphysique, esthétique signifiée par la fascination de l'ordre. Le texte apparaissait comme l'un des symboles de l'organisation de la nature vouée à elle-même dans son chaos primitif, où l'homme pris le souci de trouver une certaine disposition logique des choses, agence les objets, leur distribue un espace, leur assigne un rôle, leur confère des droits et des devoirs, les enferme, après les avoir libérés, dans des territoires géographiques en dehors desquels, ils risquent de perdre leur sens.(2)

La création textuelle.

Ainsi, si l'objet de l'art, pris dans son sens le plus général et dont le texte est l'une des émanations est de reproduire la nature, cette intervention dans ce qu'on peut appeler sa création, justifierait-elle cette assertion : ARS, HOMO, ADDITUS NATURAE, l'art, c'est l'homme ajoutée à la nature? Car la création textuelle ne consiste pas à donner de la réalité une image parfaitement exacte et complète. Ce serait à la fois impossible et sans intérêt. Il s'agit de faire naître des impressions fortes, vives, faibles selon le cas et quelquefois plus fortes, plus vives, plus faibles même que celle qu'on aurait devant les objets véritables.

La conception généralement admise du texte est restrictive.

C'est pour cela dans la multiplicité des détails et des rapports que présentent ces points de vue, les contours du texte semblent beaucoup plus complexes et son étendue certainement plus.

Il apparaît, à ce niveau de cette étude, que la définition généralement admise du texte, bien que juste, justifiée et intéressante, risque d'être restrictive.

Le texte est essentiellement pluridimensionnel

Ainsi, qu'il s'agisse de la conception classique ou de la vision topologique de cette notion, sans parler des approches des critiques anciennes ou modernes, il semble qu'une analyse plus

approfondie pourrait montrer une portée non moins essentielle du texte, en démontrant que le texte recouvre d'autres réalités et d'autres dimensions extrêmement vastes qui, indépendamment de celles précitées, explique sa présence généralisée dans le monde. Si l'on ne s'arrête qu'à sa trilogie à la fois essentielle et existentielle : le texte dans sa forme élémentaire, le contexte et le hors-texte, on est étonné de la présence en tout et partout de cette notion, comme monde et expression du monde. Et pourtant, sous les influences bénéfiques et néfastes de la linguistique et de la critique formaliste avec leurs succédanés : critique transformationnelle, critique lexicogrammaticale pour ne citer que celles-là, on a de plus en plus tendance à mettre, à tort, entre parenthèse, le texte avec tout ce qu'il présente et représente, notamment son fond par opposition à sa forme, ce qui donne naissance à des trahisons quelquefois regrettables et qui sont loin de faciliter la communication.

LE TEXTE DANS SA FORME ELEMENTAIRE

Dans sa forme élémentaire, le texte, en dépit du niveau de langue qui le caractérise : oratoire, soutenu, médian, familier ou relâché est, avant tout, un contenu. Ainsi, tout texte oscille entre des signifiants et des signifiés. Les différents signes qui le composent sont dits, tantôt monosémiques, tantôt polysémiques, parce qu'à tout moment, ils renvoient, soit à un seul signifié, soit à plusieurs signifiés. De même, tout texte se définit toujours à partir de ses champs lexicaux et de ses champs sémantiques. Alors les premiers vont constituer l'ensemble des signes qui, selon le cadre considéré, peuvent permettre d'exprimer et représenter un terme, d'exposer à l'attention de quelqu'un, pour le lui faire connaître, un objet ou nommer une chose ou un être vivant, les seconds renferment l'ensemble des significations que comporte un signe employé plusieurs fois dans un espace donné.

Si pour les besoins de la recherche ou de toute autre raison, l'on peut étudier l'un de ces deux aspects fondamentaux du texte en tant que spécificité d'un ensemble, cette démarche ne peut qu'honorer ceux qui l'utilisent. La difficulté commence, lorsqu'à partir des études très poussées de l'un ou de l'autre de ces deux aspects primordiaux du texte, on donne l'impression d'avoir enfin trouvé, par cette seule et unique voie, la clef du dévoilement du texte.

Or, en ignorant l'un des deux aspects, quel que soit le niveau de la recherche engagée, on est peut-être au cime des révélations de cet aspect, mais non de tout le texte qui reste et demeure une unité de plusieurs composantes. Ce sont ces positions d'exclusion, ces distinctions quelquefois dogmatiques qui engendrent, dans une certaine mesure, les nombreuses trahisons dont est souvent victime le texte. Ces trahisons malgré leur côté savant admirable atteignent des proportions difficilement soutenables lorsque dans la poursuite de l'aspect choisi, on fait également abstraction du contexte et du hors-texte. Dès lors, non seulement on ne communique pas pleinement avec le texte, mais il est évident que par lui, toute communication reste problématique.

LE CONTEXTE

Tout texte a un cadre et un moment précis de sa création

Tout texte a un contexte. Ce n'est pourtant pas si évident qu'on peut, à priori, le croire.

En effet, on l'oublie souvent, surtout avec la profusion des méthodes apparemment nouvelles qui trônent ici et là, alors qu'elles sont vieilles de quelques années, si ce n'est abandonnées, du moins en régression dans les pays où elles sont nées. En fait, le texte, même dans ses conceptions classiques et modernes ou dans ses visions topologiques et formalistes est toujours du ensemble de circonstances dans lesquelles, il s'insère indubitablement et dont dépend, la plupart du temps, sa signification précise. Sinon, à quoi serviraient les expressions consacrées telles que : améliorer la compréhension d'un passage par l'explication de son contexte, tenir compte du contexte, interpréter selon le contexte, pris hors du contexte ? Les linguistiques eux-mêmes considèrent le sens dénoté et le sens connoté, le second étant celui qui ne peut ne pas tenir compte du contexte.

Ainsi, un texte, quelqu'il soit, ne peut échapper à un moment précis de sa création, à une date et à un cadre circonstanciel qu'on pourrait nommer sa situation. Simple lapalissade dira-t-on ? Simple constance serait-on tenté de répliquer.

Les délimitations conventionnelles ne sont point les limites du texte.

Tout en exposant au danger d'avancer une évidence, on peut rappeler que même que dans son sens classique ou dans sa vision moderne, le mot *texte* n'implique aucune cloison. C'est une production qui varie de la conception à son élaboration, ce qui explique la polysémie et la pluralité du *texte* et par ricochet son omniprésence dans le monde. Claude Duchet qui bien analysé ce phénomène écrit à ce sujet : «le mot *texte* n'implique pour aucune clôture, surtout pas, celle de sa majuscule initiale... ou de son point final. Il s'agit d'un objet d'un objet d'étude, dont la nature change selon le point de vue d'où il est abordé... et dont les dimensions varient semblablement, de la plus petite unité linguistique à un ensemble réparable d'écrits; le *texte* utopique est la collection des écrits utopiques, ou même la totalité transchronique de l'écrit utopique; mais *texte* aussi la page que vise tel commentaire ou telle «explication de *texte*»(3). Ainsi le *texte* se situe au-delà des simples conventions. L'approche partielle de son omniprésence spécifique à chaque domaine et dans tous les secteurs de la vie n'expliquerait-elle pas en partie bon nombre de trahisons qu'il y a lieu de déplorer ?

La création du texte ? un exercice délicat.

On peut noter au passage que la confusion avec la notion de *texte* provient de ce qu'en voulant chercher quelquefois sa spécificité, on l'a souvent soit trop enrichi, soit trop appauvri. En réalité, chaque école, mieux chaque lecteur se projette sur le *texte* et de manière consciente ou inconsciente procède à une substitution préférentielle. Cette attitude favorise des positions extrêmes qui, la plupart du temps finissent par tuer le *texte*. Le cadavre qui résulte pose beaucoup de problèmes. C'est ce qui pousse encore Claude Duchet à dire: «...trop de commentaires sociologiques, ou d'analyses marxistes d'inspiration philosophique, esthétique ou politique ont jusqu'ici traversé le *texte* pour s'établir au-delà et considérer le statut externe des œuvres. Cela en raison de leur visée, mais faute aussi de techniques spécifiques. Et d'autre part la théorie du reflet, le concept du typique, entre autres, une insuffisante exploration des idéologies et de la nature du signifié littéraire ont figé la recherche marxiste... A l'opposé certains «textologues» se sont pris au piège de l'auto-engendrement du *texte*, cau-

sa sui, jusqu'à supprimer la notion même d'entre deux «(4). En effet la récréation d'un texte à travers sa lecture, est un exercice délicat. C'est pourquoi certaines approches, bien que d'intérêt lorsqu'elles sont utilisées à bon escient, travaillent seulement sur l'expression, la langue, les formes, les structures prosodiques, syntaxiques pour dégager la grille des répétitions, des encadrements, des symétries, des «couplaisons» pour parler comme Sausure, des «couplings» comme dirait Levin, des «équivalences» pour reprendre le mot du Harris. D'autres s'attardent aux grandes distributions des éléments grammaticaux, en insistant sur l'importance donnée à la typographie (majuscule, blancs, passage à la ligne), aux effets phoniques eux-mêmes liés à la réversibilité, à l'anagrammatisation, à la symétrie des monèmes et des phonèmes, des morphèmes et des graphèmes. Et pourtant, ces pratiques ne semblent pas toujours, à elles seules, suffisantes pour rendre véritablement compte de l'envers et de l'endroit du texte en ce qui concerne notamment le message de l'auteur, les problèmes d'intertextualité et l'ensemble des circonstances dans lesquelles s'insère tout texte, c'est-à-dire son contexte, et à fortiori, son hors-texte.

Or, il est constant que, de même que tout texte a un contexte, une polysémie, une pluralité, de même, il dispose aussi d'un hors-texte.

LE HORS-TEXTE

Du texte masqué au texte démasqué, du texte élaboré au texte publié, l'essentiel réside dans leurs indissolubles liens

Dans tout article, dans toute revue, dans tout ouvrage, le premier et le dernier mot sont en réalité des jalons entre, contexte et hors-texte. L'écrivain, le journaliste, le conférencier n'écrit ou ne prononce le premier mot de son texte que parce qu'il est tributaire d'un patrimoine susceptible de lui permettre de concevoir son sujet. Pour le traiter, le premier mot qu'il élit d'ailleurs parmi une multitude d'autres qui grouillent dans sa tête constitue un aboutissement provisoire d'un long processus. Car dans tous les cas, le concepteur du texte en question n'est que la résultante d'une formation multiforme, elle-même porteuse d'une longue histoire riche, d'événements de toutes sortes. L'antériorité des prérequis au terme qu'il pose sur la feuille de papier ou qu'il pro-

nonce devant son auditoire est une évidence qu'il est difficile d'ignorer.

Le même raisonnement peut se tenir en ce qui concerne le dernier mot, d'un article, d'une revue, d'un discours, d'une conférence, d'un texte. Celui-ci n'est que la fin apparente et non réelle de l'article, de la revue du discours, de la conférence, du texte. En réalité, ce soi-disant mot de la fin constitue le début d'un long commencement. C'est à partir de cette étape que s'élaborent toutes les analyses, se développent toutes les suggestions, se dégagent tous les problèmes selon la nature et le statut des lecteurs concernés. L'une des richesses du texte se situe donc au niveau de toutes ces phases virtuelles et réelles, absentes et présentes. Ainsi du texte masqué au texte démasqué, du texte élaboré au texte publié, l'un des points essentiels réside dans leurs indissolubles liens. Claude Duchet qui a analysé ce problème avec beaucoup de pénétration écrit à ce sujet : «Un territoire se définit par des frontières : celles du texte sont mouvantes. Dans le cas d'un roman, le titre, la première et la dernière phrase sont tout au plus des repères entre texte et hors-texte. En fait, jaquette et couverture ont déjà par le texte, déjà son contenu et non mode d'écriture, déjà distingué «littérature» et sous-littérature», nouveau roman et roman nouveau, déjà choisi le lecteur sans lequel il n'y aurait pas de texte du tout. Auteur du texte donc une zone indécise, où il joue sa chance, où se définissent les conditions de la communication, où se mêlent deux séries de codes : le code social, dans son aspect publicitaire, et les codes producteurs ou régulateurs du texte »(5).

En fait de même qu'il est omniprésent dans le monde, de même le texte est transchronique. Car en dehors de son existence purement et simplement matériel, il pré-existe à cette situation et constitue à vivre après elle. C'est pourquoi la recherche unilatérale du hors-texte ou son exclusion a priori sont des causes de trahisons du texte. Dans son, épaisseur allusive, il est l'unité de tous ces aspects, de toutes ces formes, de toutes ces perspectives. C'est lorsqu'on s'obstine dans une approche qui, grâce à ses outils, réussit à décrypter telle ou telle partie du texte, à voir tout à travers ce prisme, qu'on se noie dans un verre d'eau, puisqu'on oublie de cerner sa totalité, c'est-à-dire à la fois sa forme élémentaire, son contexte et son hors-texte. En somme, on fait fi au phénomène selon lequel l'approche utilisée n'est qu'un code parmi tant d'autres, un moyen parmi tant d'autres et qu'en réalité, le principal ne se trouve pas à ce niveau, mais à ce qui constitue le but primordial du texte, c'est-à-dire, la communication.

LA COMMUNICATION, BUT ESSENTIEL DE TOUT TEXTE

Les textes écrits et oraux sont la fixation des codes et des symboles du grand texte vécu dans le monde

Le rapide examen de sa forme élémentaire, de son contexte et de son hors-texte montre que tout est texte dans l'univers, du moment où le regard de l'homme rencontrant le monde crée à son contact des enchaînements entre les objets et permet, selon la culture de ce dernier, sa personnalité, sa formation, sa position sociale et selon le milieu et le temps considérés, de procéder à un examen susceptible de donner ou non un sens à cette rencontre. En somme, un texte dans l'univers n'est qu'un possible parmi d'autres possibles. Finalement, c'est la manière de lire le texte de l'univers, de communiquer avec le monde ambiant qui définit son lecteur. S'il écrit des articles percutants dans un journal ou une revue de renom, on le nommera généralement journaliste, s'il traite aisément les textes de droit ou d'économie, il sera couramment qualifié de juriste ou d'économiste, de même s'il maîtrise la conduite d'un véhicule, la natation, il sera communément appelé, quand il exerce ces fonctions, dans l'un ou l'autre cas, chauffeur ou nageur.

Le texte écrit apparaît tout simplement comme un aspect du texte, mais, il est loin d'être le seul depuis l'époque impérial, l'avènement du texte oral et la révélation de tous les autres textes qui entourent l'homme et qu'il côtoie en longueur de journée le confirment.

En fait, les textes écrits et oraux sont la fixation des codes et des symboles précis de certains aspects du grand texte vécu dans le monde, comme et expression du monde.

L'un des problèmes primordiaux à ce niveau pour atteindre le but fondamental du texte qui n'est, en définitive que la communication, consiste à exceller dans l'interprétation des signes et des symboles qui le forment.

Nécessité d'un code idoine.

Comme le texte est texte, contexte et hors-texte, toutes ces indissociables formes lui donnent constamment une dimension très importante comme le montre Iouri Lotman : «L'expression, par opposition à l'inexpression, oblige à examiner le texte comme la

réalisation d'un système... En liaison avec cela, le texte possèdera toujours, à côté des éléments systématiques, des éléments extra-systématiques «(6). En fait le texte est dans le monde, il est le monde. Dès lors, le texte apparaît comme un enchaînement, ce qui rejoint un aspect de l'étymologie, car texte, dont l'origine est liée à *TEXTUS*, vient d'abord de *TEXERE* et signifie tisser et c'est pourquoi, à l'époque impériale, texte signifie enchaînement d'un récit, ce qui permet de parler sans contradiction aucune de texte oral.

Or, à ce niveau de l'analyse, il faut aller plus loin et voir qu'en réalité, le texte, ainsi considéré, est un ensemble des signes et d'enchaînement qui, à plusieurs stades, dégagent des signaux. Ainsi, la rue, la salle de bain, l'église, la salle de conférence ou de rédaction, le véhicule, les enfants, l'épouse ou le mari, les subordonnés, les supérieurs hiérarchiques, les collaborateurs, en un mot, tout ce qui constitue le monde ambiant est signe, dont est texte. C'est dans ce sillage qu'en un degré moindre, mais non moins important, les linguistes eux-mêmes définissent le mot lexicographique comme : «l'ensemble des signes dont disposent les individus et les communautés : lexique de Pierre, ouvrier qualifié; lexique des paysans du Poitou; lexique de la communication Francophone dans le monde entier (7).

L'essentiel réside dans la maîtrise du code idoine du texte dans la circonstance appropriée. Le problème fondamental, c'est la capacité du destinataire à pouvoir éviter des trahisons flagrantes et à décoder, le mieux possible, le message que lui transmet tel ou tel signe du destinataire, en somme tel ou tel texte.

C'est encore Iouri Lotman qui dans le même ouvrage écrit : «le concept même du signe et de système de signes est inséparablement lié au problème de la signification. Le signe remplit dans la culture de l'humanité une fonction d'intermédiaire «(8).

En rappelant que la signification part inéluctablement d'un système donné de signes précis, Iouri Lotman montre l'interférence constante qu'il y a, dans un texte, entre son statut, sa nature, son objet, son contexte, son hors-texte et sa fonction. Julia Kristeva, dans une importante recherche sur la théorie du roman, se situe, sur un plan différent mais dans une conception voisine lorsqu'elle considère le roman comme «un texte qui relève de l'idéologène du signe «(9). Par idéologène, cet auteur entend le lien de recouplement entre une organisation textuelle donnée et les énoncés antérieurs ou synchroniques que cette organisation accueille

dans son espace et qu'elle assimile. Pour elle, structure cette pratique sémiotique particulière que constitue l'énoncé romanesque revient donc à développer deux analyses complémentaires. La première saisit d'abord le texte dans l'immanence de ses catégories linguistiques, mais par une série d'opérations réductrices, elle en recompose le signifié selon des schémas logico-sémantiques. La seconde explicite la manière dont le donné socio-historique s'écrit dans cette parole narrative qui, dans une typologie des textes, fonde la spécificité de l'énoncé romanesque. La structure immanente du roman sera pensée et appréhendée comme englobée dans le texte de la société et de l'histoire.

Plus que la maîtrise du code, il apparaît donc à ce niveau qu'en vue d'une bonne communication, l'utilisation optimale des outils d'interprétation s'impose comme une voie incontournable si l'on ne veut pas tomber dans les errements partisans.

Pour une approche tantôt selective, tantôt globale du texte.

Au terme de cette modeste exploration des problèmes de communication, d'omniprésence et de trahison d'un concept qui se situe au centre non seulement de toute discipline, notamment littéraire, journalistique, juridique, économique, scientifique, religieuse, administrative et technique, mais encore de toute vie, on peut se poser une question : comment obtenir une communication acceptable à partir d'un texte ?

Le texte, en tant qu'objet d'analyse, intéresse par et pour lui-même, précisément en cette limite où il se met en jeu, où s'échangent monde et parole, vivre et dire, concevoir et écrire, nécessité et liberté, où la sélection se décide conjointement avec un ailleurs et un ici, le profil d'un sens et la suspension des autres. C'est le lieu du viol et du vol, du faux et du vrai, du certain et de l'approximatif, une entreprise problématique, le hasard d'un monde, fait de frontières changeantes, vaste contrée où s'organisent les signes dans une promiscuité soit contrôlée, soit incontrôlée, la plupart du temps, parce que difficilement contrôlable.

Au cours de la production, ainsi que dans sa propension et surtout dans son omniprésence, le texte louvoie constamment avec le dit et le non-dit, le fait et l'approximation, le réel et l'irréel. Cette situation à la fois apparente et virtuelle, située sans cesse le texte, dans sa nature spécifique, elle-même liée à son contexte et son hors-texte, d'où la nécessité d'une multitude de codes pour le

décrypter, l'analyser, le cerner en partie et dans sa totalité selon sa nature. De même que les positions sociales varient, que les métiers sont divers et différents, de même, il faudrait, à chaque moment, chercher à saisir la spécificité du lexique de l'inférieur, du médecin, de la blanchisseuse, de l'avocat, du juge, du militaire, du journaliste, de l'agriculteur, du chasseur, du pompiste, du commerçant, de l'élève, de l'étudiant, de l'enseignant ou du plombier. Pourtant, certaines tendances oublient qu'au moins à première vue, le texte, à travers ses paradigmes et syntagmes, est inscrit dans l'histoire et dans la société.

Les uns semblent même perdre de vue cet entour et ce dedans du texte, à l'inverse, les autres ont perdu de vue le texte dans sa forme élémentaire.

Il est constant aujourd'hui que seule la poétique reste susceptible d'être objective tandis que la critique quelle qu'elle soit restera constamment empreinte de subjectivité. Dès lors, il ne faut pas se lancer dans des voies sans issue mais tenir compte de tous éléments et facteurs capables de susciter une interprétation. Ainsi l'omniprésence du texte suggérera toujours plus ou moins certaines absences. Ces évidences montrent tout simplement que chaque fois qu'on se sera engagé dans le domaine de l'interprétation, de la traduction on frôlera le royaume de la trahison. Par contre, la communication, but essentiel du texte exigera implicitement la recherche progressive de la perfection.

Il ne s'agit donc plus de tomber dans les positions partisans de grands théoriciens des différents systèmes, courants, écoles, doctrines et méthodes. En effet, de même que les éléments et les phénomènes qui composent le monde sont différents, de même les textes qui les expriment le sont aussi. Aucune théorie, aucune école, aucun courant ne peut se les approprier en totalité au risque d'ériger les trahisons en système. Parce que tel commentaire est justement bon sur tel texte, tel dossier, tel événement, il est, par voie de conséquence, mal à l'aise sur tel autre texte, tel autre dossier, tel autre événement.

N'est-ce pas, en réalité, un des aspects des limites de l'humaine condition?

Ce qui est valable pour l'homme, l'est encore plus pour les méthodes qu'il initie ou crée, à un moment donné, souvent pour un sujet précis, bien qu'on tente après coup, à vouloir généraliser leurs potentialités et pourtant spécialisées au départ. Cette attitude se rencontre surtout lorsque le succès est, assuré dans le domaine

de prédilection, d'où de multiples dérapages, sources de nombreuses insuffisances et imperfections. En effet, telle méthode classique ou moderne idoine pour tel texte souvent, par le fait même, inadapté pour tel autre texte, aussi, vaut-il mieux, soit rechercher, chaque fois, l'approche la plus appropriée au cas spécifique en cours de traitement, soit, avec toutes les souplesses possibles, s'orienter vers une approche plus globale du texte en présence. En d'autres termes, il s'agit, à priori, d'être ouvert, disponible, de lire le texte dans son intégrité et dans son intégralité, en le laissant s'exprimer librement et grâce, si possible, à une minutieuse exploitation, de préférence simultanée, de son contenant, et de son contenu, de son contexte et de son hors-texte pour qu'il aide à construire intelligemment son essence et son existence, c'est-à-dire lui rendent, mieux lui reconstituent son statut, toujours perçu et la plupart du temps, imperceptible spontanément, placé hors des signes, des symboles, des noms, des mots, de leurs alliances et nuances, de leurs rapports et interférences et dans ceux-ci, afin de trouver les racines d'où lui viennent éclosion et vie allusions, sens et acception, signification et valeur.

une perception judicieuse, parce que sagace et perspicace d'un texte donné peut alors non seulement réduire les regrettables trahisons qui en découlent, mais favoriser une meilleure communication, entre l'émetteur et le récepteur. Une telle attitude est susceptible de permettre de lire pour voir et se voir, de lire pour apprendre et s'apprendre, de lire pour se lire, en un mot, de communiquer, le mieux possible avec soi-même et l'extérieur en vue d'une meilleure maîtrise du monde ambiant, du monde tout court, à travers l'un de ses aspects traduit en signes, symboles et dont le décodage approprié permet un certain dévoilement.

En dernière analyse, tout se joue au niveau de la communication dont la lecture textuelle constitue l'un des facteurs primordiaux. La lecture du texte devient ainsi, *MUTATIS MUTANDIS*, l'un des piliers de l'homme dans ses relations avec le monde et même dans toute sa vie. Aussi peut-on dire sans risque de se tromper que, dans une certaine mesure, l'homme cultivé, et/ou l'homme qui a réussi, c'est celui qui, entre autres, maîtrise les problèmes de la communication, c'est-à-dire qui, réellement, sait lire. Car aussi bien, au commencement qu'à la fin de tout itinéraire, se trouve toujours, avec ses mille et une facettes, le monde, c'est-à-dire le texte. Mais encore, faut-il, à chaque instant, savoir le lire, mieux communiquer correctement avec lui, par lui, à l'aide de son

ossature et de ses structures, de son dedans et de son entour, et au-delà de son essence et son existence, de son ici et de son ailleurs ?

Clément MBOM

NOTES

- 1 - MELONE (T) Leçon inaugurale : texte, contexte, hors-texte au cours de la rentrée de l'Université de Yaoundé 1971/1972 inéd.
- 2 - MELONE (T) Op. Cit.
- 3 - DUCHET (C) «pour une socio-critique ou variation pour incipit» in Littérature N° 1 février 1971, Paris, Larousse, 1971 P.6
- 4 - DUCHET (C) Op. Cit P.6
- 5 - Ibidem P.6
- 6 - Lotman (I) LA STRUCTURE DU TEXTE ARTISTIQUE, Paris, Gallimard? 1973, P. 76
- 7 - COCULA (8) Didactique de l'expression, Paris librairie Delagrave, 1978, P.43
- 8 - LOTMAN (I) Op. Cit. P.73
- 9 - KRISTEVA (J) «Le texte clos» in LANGAGES N° 12, Paris, Larousse, 1970.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

- ABASTADO, Claude, *Mythes et rituels de l'écriture*, Bruxelles, Ed. Complexes. 1979
Messages des Medias, Paris, CDIC. 1980.
- ADAM. Jean Marie, *Le texte narratif*, Paris, Nathan, 1985.
- ADAM J.M. et GOLDSTEIN J.P. *Linguistique et discours littéraire*, Paris, Larousse, 1976.
- AUEBACH, *Mimesis*, Gallimard, «tel», Paris, 1977
- BACHELARD, Georges, *L'eau et les rêves*, Paris, Corti, 1942
La poésie de l'espace, Paris, Corti, 1957
- BAKHTINE, Mickhaël, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978.
- BARTHES, Roland, *Critique et Vérité*, Paris, Le Seuil, 1966
Plaisir du texte, Paris, Le seuil, 1973
L'architexte, Paris, le Seuil, 1979
Le bruissement de la langue, Essais critique IV, Paris, Le Seuil, 1984
- BARTHES R. et AL. *L'analyse structurale du récit communication B*, Paris, Le seuil, 1981 .
- BAYLON, Christian, et fabre, Pachi, BRIOLET, Daniel, CHABROL, Claude : LA SEMATIQUE, Paris, Nathan, 1978, *Le langage poétique*, Paris, Nathan, 1984, SEMIOLOGIE NARRATIVE ET TEXTUELLE , Paris, Le Seuil, 1973
- Charles. M. *Rhétorique de la lecture*, Paris, le Seuil, 1977
- CHOMSKY, Noam, *Questions de sémantique*, Paris, le Seuil, 1975
- COCULA, Bernard, et PEYROUTET, Claude CRESSOT, Marcel, *Didactique de l'expression*, Paris, Librairie Delagrave, 1978. *Le style et ses techniques*, Paris, PUF, 1947 (11e édition mise à jour par Laurence James, 1983)
- DANTAN, M. DUBOIS, Jean et AL. *Le texte et son lecteur*, Paris, PUF, 1983. *Rhétorique générale*, Paris, le Seuil, Paris, 1982
- DUCHET, Claude et AL, *Sociocritique*, Paris, Nathan, 1979
- DURCOT, Oswald, *Dire et ne pas dire, principes de sémantique linguistique*, Paris, Hermann, 1972
- ELMALEH, Elie, *Eléments d'analyse du texte poétique*, Paris Nizet, 1976
- ESCARPIT, Robert, *La littérature et le social*, Paris, Flammarion, 1970
- FAYOLIE, Roger, *La critique*, Paris, Armand Colin, Coll. U. 1978
- FERNANDEZ, D. *L'arbre jusqu'aux racines*, Paris, Grasset, 1972

GENETTE, Gérard, *Figures I. II. III*, Paris, le Seuil, 1966, 1969, 1972
Nouveau discours du récit, Paris, le Seuil, 1983

GOLDMANN, Lucien *Le Dieu caché*, Paris, Gallimard, 1959
Pour une sociologie du roman Paris, Gallimard, 1964

Structures mentales et création culturelle, Paris, ED. Antropos, 1970

GREMAS, Algirdas J. *Sémantique structurale*, Paris, Larousse 1966. *Du sens*, Paris, le Seuil, 1970.

Maupassant, la sémiotique du texte, Paris, le Seuil, 1976

DU SENS II, Paris, le Seuil, 1983

JAKOBSON, Roman, *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit 1963

JAUSS, H-R, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Galimard, 1978

JURT. J. *La réception de la littérature par la critique journalistique, application à Bernanos*, Paris, J.M. PLACE, 1980

KRISTEVA, Julia, *Recherche pour une sémanalyse*, Paris, le seuil, 1969.
La révolution du langage poétique, le Seuil 1974

LOTMAN, IOURI *La structure du texte artistique*, Paris, Galimard, 1973

LUKACS, *Théorie du roman*, Paris, Gonthier «mediation» 1963-1970

LINDQUIST, *L'analyse textuelle*, Paris, Cedic, 1983

MACHEREY, B. *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris, MASPERO, 1966

MAURON, Charles, *Des métaphores obsédantes au mythe personnel*, Paris, Corti, 1963.

MICHAUD, Guy, *L'oeuvre et ses techniques*, Paris, Nizet, 1968, *Le visage intérieur*, Paris, Nizet, 1974

MOLINIE, Gorges *La stylistique*, Paris, PUF, «Que sais-je», 1989

ONIMUS, J. *La communication littéraire, culture et savoir*. Paris, Desclée, Bower, 1970

POULET, Georges, *La conscience critique*, Paris, PUF, La Linguistique, 1966

PROPP, VIADIMIR, *Morphologie du conte*, Paris, le Seuil, Mesnil, Points 1973

PASTIER, François, *Sémantique interprétative*, Paris, PUF, 1987

ROBERT, Marthe, *Livre de lecture*, Paris Grasset, 1977; *La vérité littéraire*, Paris, Grasset, 1981

- En haine du roman*, Paris, Ballard, 1982
Roman des origines et origines du roman, Paris, Tel, Gallimard
- ROUSSET, J. *Forme et signification*, Paris, Corti, 1964
- SARTRE, Jean Paul, *L'idiot de la famille I, II, III*, Paris, Gallimard, 1971\1972
- SLAMA CAZACU, T. , *Langage et contexte*, LA Haye, Mouton, 1961
- STAROBINSKY, Jean *La relation critique*, Paris, Galimard, 1970
- TODOROV, Tzvetan, *Poétique*, Paris, le Seuil, «points», 1968
Poétique de la prose, Paris, le Seuil, 1971
Les oeuvres du discours, Paris, le Seuil, 1978
Critique de la critique, Paris, le Seuil, 1984
- VIALA, Schmitt, *Savoir/lire*, Paris, Didier 1982
- VERNIER, François, *L'écriture et les textes*, Paris, Ed. Social, 1974
- WELLEK ET WARREN, *La théorie littéraire*, Paris, Seuil.
- ZERAFFA, M., *Roman et société*, Paris- PUF «Sup» 1971
- ZIMMA, R.V. , *Pour une sociologie du texte littéraire ?* Paris, «10/18», 1978

Quelques collectifs

- Les chemins actuels de la critique*. Paris, «10/18», 1968
Littérature, Enseignement, Société, Bruxelles, Preuve de l'Université libre de Bruxelles, 1980 : tome I «lire le texte littéraire» ; tome II « La société de l'école aux textes».
L'enseignement de la littérature, Paris, PION, 1971
Problèmes actuels de la lecture, Paris, Claucier-Guenaud, 1982
Magazine littéraire N° 102 (1983) «Cent ans de critique littéraire»
Magazine littéraire N° 200 (1983) «Sciences Humaines : la crise»
La critique littéraire, L'Ecole des lettres. N° Spécial, Avril 1985.